

P'tites morts

Grisaille, 1880. Faubourgs du Garrot.

« Attends-moi, Trista ! Elle est lourde !

— Cesse d'amputer mon nom, c'est si vulgaire... Et pourquoi diantre as-tu emmené Dolorine ?

— Ben... On est censées la garder, non ? Maman dit qu'y faut jamais laisser un bébé sans surveillance...

— Ça ne signifie pas que tu dois la trimballer partout comme un sac de patates, Merry. Tu ne t'en prendras qu'à toi-même si elle te fait pipi dessus... »

Derrière un carreau branlant, Dulcina Gemini regardait les fillettes remonter l'allée pleine de crevasses. Le manoir recevait peu de visiteurs, ces temps-ci : des gamins des rues, des voyous de la Basse-Ville en cavale, quelques mendiants en quête de chaleur... Cocasse, car l'entrée leur aurait été systématiquement refusée, par le passé.

« Tu es sûre que Maman vivait ici, Tristabelle ? s'inquiéta Merryvère en contournant une ornière d'où débordaient des ronces.

— Quand elle était jeune, oui. Mais un peu plus vieille que nous... Dans son adolescence.

— Ah, bon... Et avant ? Elle vivait où, Maman ?

— À la campagne, je crois... Un hameau dans les Laments. Allez, avance ! »

Maintenant que les fillettes étaient campées sous son balcon, Dulcina pouvait les étudier avec plus d'attention. La plus petite – celle qui tenait le bébé – avait des traits fades que ses couettes blondes ne mettaient guère en valeur. Mais l'autre, la rousse aux yeux froids, deviendrait une vraie beauté. Pas de doute : elle allait briser des cœurs, des ménages et des vies.

Son visage, surtout, rappelait...

Dulcina secoua la tête. Elle avait toujours été douée pour déceler la femme sous la fille, l'orchidée au cœur du bourgeon. Mais des filles, elle en avait eu tellement...

« M'a pas l'air très *close*, cette maison... dit la blonde à couettes. (Elle donna un coup de pied dans le cadavre de la porte qui gisait à côté de ses gonds.) Et toutes les fenêtres sont cassées.

— “Maison close”, ça veut pas dire ça.

— Ah... Quoi, alors ?

— Ça veut dire que tu m’agaces avec tes questions ! dit Tristabelle en pinçant le nez de sa petite sœur. Ne fais pas l’enfant !

— Mais chuis une enfant... pleurnicha Merryvère. Et ça fait mal... J’veais le dire à Maman !

— Eh bien, dis-lui ! répondit Tristabelle en haussant les épaules. Moi, je lui parlerai du couteau... Oui, celui que tu caches sous ton oreiller ! Je t’ai vu le voler dans le vaisselier ! »

Le nez encore rouge et coulant, Merry ravala ses larmes. Son début de sanglots avait suffi à réveiller le bébé. Il s’agita entre les bras de sa sœur et ouvrit de grands yeux noirs vers le ciel.

Penchée au balcon, Dulcina aperçut son reflet dans ses prunelles. Puis elle se rendit compte que le bébé la voyait aussi. Il se mit à glousser.

« Et voilà, tu l’as réveillée... soupira Tristabelle. Si ! Elle pleure !

— Mais non... (Merry tira un bout de tissu noir de sa poche.) Regarde, Dolly ! Ta chaussette préférée ! Tu la veux, ta chaussette, hein, hein ? Gentille Dolly ! »

Le bébé attrapa la chaussette et se la fourra dans la bouche. Il entreprit de la mâchonner avec une dignité surprenante, bavant à peine.

« J’espère que c’est une chaussette propre...

— Ben...

— Si elle s’étouffe avec, ce sera ta faute, *é-vi-dem-ment* ! »

Dulcina sursauta.

Ce mot !

Cette diction si atroce !

Elle s’en souvenait, de ce visage, maintenant !

Le même visage qu’elle...

Adoriane Carmine...

Lady.

C’était... *sa* fille, forcément.

Ses filles.

Traversée par une bouffée de rage, Dulcina frappa du talon le carrelage écaillé. Un morceau de plâtre se détacha de la façade noircie du manoir et se fracassa aux pieds des fillettes, faisant sursauter Merry.

« Tu... t’as entendu ?!

— Rien que des rats dans les murs... Trouillarde...

— *Beuuurrrk !* Maman va pas *du tout* être contente si on revient avec la peste, Trista !
Rentrons, s'il te pla...

— *Pffft !* Certainement pas ! »

Tristabelle pénétra dans le manoir avec un air de défi.

Merryvère hésita, puis se décida à la suivre. La figure de Dolorine qui mâchonnait sa chaussette, tranquille comme un moine au jugement dernier, l'avait convaincue.

« Ça pue ! constata Merry en s'engageant dans le hall. On dirait quand tu brûles les biscuits dans le four.

— Je ne les brûle *ja-mais* ! protesta Tristabelle. Ton palais est juste trop immature pour apprécier des goûts *so-phi-sti-qués*... Tu ne ferais pas la différence entre un bol de cafards et un clafoutis.

— Pas si c'est toi qui les cuisines, pour sûr... marmonna la cadette. Qu'est-ce qu'on fabrique ici ? (Elle gratta de l'ongle le papier peint couvert de suie.) Y a rien que des ordures toutes cramées...

— Essayons de trouver la vieille chambre de Maman. J'ai envie de lui rapporter un souvenir. Pour qu'elle se rappelle d'où elle vient. »

Dulcina les regarda fureter à travers les décombres de sa demeure.

« Y a quoi, par là ? demanda Merry.

Sitôt entrée, elle pointait du doigt vers le fond du hall. Un chambranle nu et noirci donnait sur un couloir étroit, dépourvu de portes. Au bout du couloir, devant les restes d'un lourd buffet en chêne, un carré de ténèbres s'ouvrait sur le sol.

- Probablement un cellier, répondit sa sœur. Allons voir !

Merryvère déglutit. Elle regrettait soudain d'avoir ouvert la bouche : elle n'avait vraiment aucune envie de se diriger vers ce trou qui lui faisait penser à un œil sans paupière. L'odeur de brûlé qui s'en dégageait paraissait encore plus forte. Une odeur qui n'avait rien à voir avec des biscuits ou des gâteaux.

- Maman n'habitait pas dans un cellier, voyons... protesta tout de même Merry, sa voix réduite à un filet nerveux.

Vaine tentative. Tristabelle se dirigeait vers le trou à grandes enjambées. Merryvère lui emboîta le pas en trainant des pieds.

À travers les lattes rongées du plancher, Dulcina pouvait suivre de haut leur progression. Un sourire glouton se dessina sur ses lèvres.

Parfait.

Les sapeurs s'étaient débarrassés des corps les moins identifiables dans le cellier. Balancés à la va-vite, plus exactement.

Si elles se penchaient sur le trou...

- A... Attends ! Je crois que j'ai un caillou dans ma bottine ! lança Merry à sa sœur, alors que le cellier se trouvait à moins d'un mètre. Tu peux me tenir Dolorine ?

Tristabelle soupira profondément, mais s'exécuta.

Sans même prendre le temps de s'asseoir, Merry commença à délayer sa bottine avec lenteur, jetant des œillades inquiètes vers la trappe. Il n'y avait pas de caillou ; elle souhaitait juste gagner du temps.

À force de tirer sur ses lacets sans leur prêter attention, trop occupée à se creuser les méninges à la recherche d'une excuse, la fillette perdit l'équilibre. Elle bascula en arrière et s'affala sur le sol, soulevant un petit nuage de cendres. Dans sa chute, sa bottine lâche fut catapultée en avant. Ce boulet de cuir frappa de plein fouet le reliquat de buffet qui, après un long grincement lancinant, s'effondra sur le trou, le recouvrant complètement.

- Oups... déclara Merryvère, penaude.

Tristabelle lui fit d'abord de gros yeux, mais finit par éclater de rire.

- C'était marrant ! Trouvons d'autres machins à bazarder ! claironna-t-elle en faisant demi-tour vers le hall.

Sa cadette souffla de soulagement : ça lui avait coûté une chaussure presque neuve, et probablement une bonne gronderie en rentrant, mais adieu, satané trou !

Dulcina, quant à elle, se retint de hurler.

En revenant dans le hall, les fillettes fouinèrent dans les armoires éventrées et soupesèrent les chandeliers fondus. Elles s'amuserent à donner des coups de pied dans les empilements d'immondices jusqu'à ce qu'ils s'écroulent, à arracher le papier peint noirci par bandes entières ou à catapulter des vieux clous au plafond pour faire tomber le plâtre comme des flocons de neige sale.

L'incendie n'avait laissé du manoir qu'un squelette. Et, comme tant de petits malins avant elles, les sœurs lui faisaient subir les derniers outrages.

Mais si elles l'avaient connu à son heure de gloire...

Dulcina ferma les yeux.

Elle pouvait revoir le grand hall comme si c'était hier, avec son défilé incessant, son cortège de gentilshommes en queues-de-pie, jabots de dentelle et lacets d'or... Fiers comme des paons, ils étaient, ces aristocrates de la Haute-Ville venus s'encanailler dans

son salon avec ses filles... Tout le grand monde connaissait la rumeur : chez Madame Dulcina se trouvaient, s'il vous plaît, les plus belles courtisanes du Garrot.

Et la *Lady*, la plus irrésistible d'entre toutes.

« Je crois que Maman vivait à l'étage, dit Tristabelle en grimpant les marches branlantes quatre à quatre. Dans ses histoires, elle avait toujours vue sur le jardin.

— Là-bas, p'têt ? indiqua Merry. La porte avec la gravure ? Le cœur à l'envers ?

— Pas sûr que ça soit un cœur... On dirait plutôt un popotin. »

C'était pourtant bien la chambre d'Adoriane.

Adoriane, qui venait de nulle part. Qui apprenait vite. Qui osait tout. Son succès avait été immédiat. Ses airs de grande dame, alors qu'elle sortait du ruisseau, lui avaient valu son surnom ; une forme de moquerie qu'elle avait reprise à son compte et fièrement brandie à ses galants innombrables comme à ses rivales.

Mais pour Dulcina, plus que sa capacité d'adaptation ou le reste de ses amples atouts, la jeune fille avait eu une particularité incroyable : elle aimait *réellement* son prochain.

Adoriane ne se contentait pas de feindre les caresses, les confidences et les soupirs. Non, non, non... Elle s'y donnait corps et âme.

Satisfaire charnellement ses clients lui importait peu, d'ailleurs : elle faisait tout pour qu'ils repartent de son boudoir un peu plus *heureux*.

Personne ne se comportait ainsi à Grisaille. Personne.

Rien n'était gratuit dans la cité des brumes ; tout se payait au prix du sang et des larmes. En particulier le bonheur.

« Regarde si tu ne vois pas un... »

Les mots de Tristabelle s'étiolèrent face aux corbeaux morts. Ils recouvraient les vestiges du lit à baldaquin comme une courtépointe noire et duveteuse. Le sol aussi.

La fillette referma la porte avant que les relents de charogne n'atteignent les narines de ses petites sœurs.

« Vide, mentit-elle. Essayons plutôt une autre chambre. »

Adoriane avait toujours aimé les corbeaux ; voilà pourquoi Dulcina leur vouait une haine profonde. Briser la nuque des volatiles qui venaient nicher dans sa demeure lui demandait une concentration intense, mais entendre les os craquer lui était si plaisant...

Des souvenirs douloureux remontaient maintenant chez la maîtresse du manoir, crevant la surface de son esprit comme des bulles nauséabondes.

La trahison. L'incendie.

Dire qu'Adoriane avait été sa perle, son oiseau rare. Du moins, jusqu'à ce qu'elle décide de pondre un œuf.

« C'est bloqué... dit Merry en essayant de pousser du pied la porte la plus massive de l'étage. La poignée a fondu sur la serrure.

— Laisse-moi voir. »

Dulcina regarda Tristabelle plaquer l'épaule contre la porte de sa chambre.

Petite impertinente ! pensa-t-elle. *Personne n'a jamais réussi à décoincer ma porte ! Ta mère s'en était assurée avant d'allumer le f...*

CRAC !

La porte grinça en avant, à moitié sortie de ses gonds.

Dulcina n'en revenait pas.

Comment cette fillette maigrichonne avait-elle réussi là où même les haches des sapeurs et une décennie de pillards armés de pieds-de-biche avaient échoué ?

C'était bien la fille de sa mère. Si belle, si mystérieuse, si excentrique...

Enfin... *Excentrique...*

Une toquée de première, oui ! Adoriane Carmine avait prouvé à maintes reprises que sa place était davantage dans un sanatorium que dans un lupanar... Notamment en voulant garder son bébé.

Madame Dulcina s'était d'abord montrée conciliante. Les accidents de travail arrivaient constamment à ses filles : à force de mettre la main à la pâte, on finissait souvent avec une petite surprise dans les fourneaux.

Mais Adoriane... Elle s'était butée.

Son succès lui était sans doute monté à la tête. Surtout que le père de *l'accident* était comte. Peut-être avait-elle cru qu'un bâtard de la noblesse améliorerait son sort ? C'était bien mal connaître les Huit Maisons...

Bercée par son dangereux optimisme, Adoriane avait donc refusé de boire le thé de laurier-rose que les docteurs de peste prescrivait en de telles occasions.

Elle avait aussi refusé le cure-pipe. Et même l'aiguille chauffée à blanc.

Le résultat de son entêtement se tenait maintenant sur le seuil de la chambre de Dulcina.

« Ça pue encore plus qu'avant ! *Teuh-teuh-teuh !* Pire que les tripes de chat frites à la rôtisserie de M. Glavillot ! Et ça piiiiique les yeux ! *Teuh-teuh-teuh !* coassa Merry entre deux quintes de toux.

— C'est juste de la vieille fumée, expliqua Tristabelle. Comme il n'y a pas de fenêtres, elle n'a jamais pu sortir... Et maintenant, elle est incrustée dans les murs. Pour toujours.

— Oui, ben moi, je reste pas là ! Pas avec Dolorine ! Si elle sent le barbecue quand Maman rentre, ça va barder... »

Merry ressortit aussi sec.

Tristabelle s'avança dans la pièce ravagée par les flammes.

Des ombres de suie, sales et craquelées, empoissaient le plafond, le plancher et les murs. Seule une vieille malle en fer, cachée sous un reliquat de table, avait survécu à la chaleur infernale.

La fillette l'ignora pour l'instant.

Elle s'intéressa davantage aux débris du sommier. Au milieu des lattes calcinées, elle avait repéré quelque chose de rond.

« C'est bon ? T'as trouvé un souvenir ? monta la voix de Merry depuis l'extérieur.

— Non. Rien qu'un vieux crâne, c'est nul... dit Tristabelle en balançant ledit crâne par-dessus son épaule avec désinvolture. »

En la voyant traiter ainsi ses restes, Dulcina sentit son mépris croître jusqu'à l'explosion.

Le fantôme d'une vieille colère se superposa à ses pensées :

Comment Adoriane a-t-elle osé se montrer si égoïste ? Détruire notre famille parfaite ? Pour ça ? N'ai-je pas toujours pris soin de mes filles ? De nos petits-enfants ?!

Ignorant tout de son tourment, Tristabelle reporta son attention sur la malle. Elle se pencha sur elle, l'ouvrit et...

« Y a quoi, là-dedans ? s'écria Merry depuis l'entrebâillement de la porte.

— Juste des... (Tristabelle contempla les bocaux de formol et leur triste contenu.) Des regrets. »

Elle se leva et quitta la pièce à la hâte, dispersant la forme brumeuse de Dulcina en la traversant.

« Rentrons, ordonna l'aînée à sa cadette avant de commencer à redescendre. »

Pas si vite, jeune fille ! hurla Dulcina en reprenant consistance. J'ai poussé ta mère dans ces mêmes escaliers ! Et ça n'a pas suffi à nous débarrasser de toi ! Juste à la pousser à me trahir en retour ! À brûler tout ce que j'avais bâti ! Aujourd'hui, je répare mon erreur !

Le spectre se précipita en avant.

Son visage fondu, couvert de cloques, se déformait encore davantage.

Ses doigts, effilés par la vengeance et solides comme sa haine, se tendirent et s'apprêtèrent à heurter le dos des fillettes, quand les bébés dans les bocaux se mirent à hurler à l'unisson.

Un réveil brutal.

Dulcina se plaqua les mains sur les tympans, figée.

Comment de si petits poumons pouvaient-ils produire de tels sons ?

Les fillettes n'entendaient rien de leurs plaintes, bien sûr. Mais leur benjamine, si.

Faisant écho à leur douleur, elle se mit à pleurer.

« Grouillons-nous ! dit Merry. Je crois que Dolorine meurt de faim !

— Attends ! Tu n'as pas... (Tristabelle tendit l'oreille vers l'étage, puis secoua la tête.)

Non, rien... »

Vidée, exsangue, Dulcina Gemini regarda les fillettes descendre les escaliers, quitter le manoir en ruine et disparaître à jamais dans les brumes du soir. Les pleurs des bébés étaient les pires des entraves.

Elle retourna jusqu'à sa chambre, le pas traînant, les épaules basses. Là, dans la pénombre étouffante, elle utilisa ses dernières forces pour refermer le couvercle de métal. Elle s'adossa ensuite contre la malle et se mit à chantonner une berceuse.

Des regrets, il y en avait plein ses coffres.